

Narcisse Paume

Envie et jalousie



Alain Boiret

Narcisse Paume

Envie et jalousie

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, Boulevard Anatole France – 93200 Saint Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4063-1

Dépôt légal : Mars 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Avant-propos

Quoi de pire que l'envie ? Pour être certain de bien gâcher sa vie, il suffit de faire de l'envie et de la jalousie un modèle d'existence.

Narcisse en veut à la terre entière de n'être que ce qu'il est.

Domage ! Lorsque les dons qu'il a reçus au berceau sont une intelligence hors du commun et une mémoire photographique ultra rapide, ce sont les autres qui devraient l'envier !

Après de longues et difficiles études, Narcisse entre dans le vrai monde de la compétition.

A l'école, il a appris à travailler pour lui-même.

Dans sa vie professionnelle, il doit apprendre à travailler en équipe, pour un but commun : le succès de toute une entreprise.

La vie scolaire est, de nos jours, faite pour révéler les dons de tous. Elle cherche à donner à chacun le plus de satisfaction personnelle pour préparer un avenir aussi brillant que possible. Elle est une partie de la socialisation d'un jeune être à qui l'on demande de ne travailler que pour lui, de façon parfaitement égoïste.

La vie active est faite pour mettre l'équipe en exergue. Elle demande que les connaissances de chacun soient partagées entre tous. Elle exige la mise en commun des dons individuels, des expériences, des caractères et du temps. La vie active demande que succès et défaites soient vécus par tous les membres d'une même entité.

Un bon travail d'équipe est une merveille ! Il permet à tous d'aller au-delà des capacités propres de chacun. La puissance d'une équipe est très supérieure à celle de la simple addition des puissances de chaque élément qui la forme.

Tout cela est parfaitement vrai dans le principe. Toute cette magnifique déclaration est parfaite dans un monde parfait. Or, nous savons tous que notre monde est loin d'être parfait.

Seuls, et encore, les soldats, devant le danger, se rapprochent-ils de la réalité du travail d'équipe, parce qu'ils savent que, s'ils ne jouent pas le jeu, ils mettent leur vie en péril.

Narcisse veut être reconnu. Il a besoin d'être rassuré sur ses compétences. Il doit se prouver à lui-même qu'il peut toujours forcer ses limites. C'est un bagarreur intellectuel, un homme de décision, de coups de sang !

Dans une entreprise privée, il représente tout ce qu'un bon patron peut chercher à intégrer à son personnel.

Pourtant, catastrophe, Narcisse est atteint d'une maladie incurable : il est envieux, jaloux ! Voilà un écueil évident à la bonne marche d'une équipe.

Un patron arriviste ne permet pas à un envieux de vivre en sa présence. Il est trop inquiet de cette concurrence farouche potentielle.

De même un envieux ne peut se satisfaire de travailler sous les ordres d'un arriviste. Il craint de passer sa vie à le suivre, sans jamais réussir à le dépasser.

Un patron humaniste paraît suspect à un envieux qui le jalouse de toutes façons.

Etre collègue d'un envieux est une position très difficile. S'il n'y a rien de plus simple que de déceler l'envie, une fois le défaut mis à jour, il n'en reste pas moins qu'il est quasiment impossible de partager quoi que ce soit avec celui qui est affaibli par cette tare.

L'envie, la jalousie, poussent ceux qui les portent à la solitude, à l'incompréhension de leur environnement, et, plus grave encore, à la peur et au mépris.

Narcisse pourrait être heureux. S'il savait s'aimer, il saurait aimer son entourage. S'il savait s'accepter tel qu'il est, il serait accepté par ceux qui le côtoient et qui ne demanderaient qu'à l'intégrer.

Mais Narcisse n'a qu'une idée en tête : « Pourquoi eux et pas moi ? » Et « eux » c'est tout le monde !

Il est infecte avec ses parents, avec ses collègues et, surtout, avec lui-même !

Avec Narcisse, la richesse des autres est une injuste agression à sa personne ; la vie dans le luxe est la conséquence de malversations ; la pauvreté n'est qu'un moyen de dissimulation ; la confiance est une faiblesse qui se paie au comptant ! Personne n'est ce qu'il est autrement que par calcul !

Dans ce récit, je vous propose de suivre pas à pas la souffrance d'un envieux, jaloux chronique ! Bonne lecture !

Alain Boiret

Chapitre 1

Les premiers mots des enfants sont généralement papa ou maman. Narcisse, lui, commença sa vie de petit bavard en prononçant clairement et toujours à bon escient : « Je veux ». Il ne se trompait jamais. Qu'il s'agisse d'un jouet, de nourriture, d'une caresse, il disait « Je veux » sur un ton qui ne méritait aucune discussion en montrant l'objet du désir, le doigt pointé dessus !

On lui proposait un aliment, il en voulait « trop ! » Lorsqu'il fut mis à la crèche, sitôt qu'il voyait un enfant jouer avec un objet quelconque, il disait : « Je veux », puis il criait : « Je veux », et enfin il arrachait l'objet de sa convoitise des mains de son possesseur. Jouait-il avec ? Non ! Il s'en emparait pour le mettre derrière lui, sous sa garde. S'il y avait un verbe dont il avait compris le sens dès sa naissance, c'était le verbe avoir ! Il pouvait être puni, battu, rien n'y faisait. « Je veux » ! Voilà tout l'univers de Narcisse. Et pourtant ce n'était pas ainsi que ses parents l'avaient élevé.

A l'école primaire, il ajouta quelques verbes à son vocabulaire : posséder, prendre, obtenir, garder,

confisquer. Bien entendu, il n'eut pas d'ami. Il n'était pas heureux parce que tout ce qu'il n'avait pas, mais que d'autres avaient, lui manquait. Imaginez des journées entières passées à envier ce que les autres possèdent et à chercher comment faire pour s'approprier ce qu'il n'avait pas, ce qui était le combustible de sa jalousie.

Arrivé au collège, son état d'esprit ne s'était pas amandé. Il reçut quelques corrections mémorables de copains plus forts que lui. Ceci lui permit d'ajouter d'autres mots à son vocabulaire et à son univers culturel : vexation, correction, douleur, souffrance, colère, frustration, vengeance.

Au lycée, Narcisse, toujours envieux, commença à s'intéresser aux filles. Il était attiré par toutes et naturellement plus particulièrement par celles qui s'affichaient avec les petits héros locaux dont il ne faisait pas partie.

Il n'était pas laid. Il avait dans le regard quelque chose qui fascinait. Si l'envie et la jalousie représentent bien un grave défaut moral, elles mettent dans les yeux de ceux qui en souffrent une étincelle permanente. Son regard n'était jamais fixe. Il vérifiait, contrôlait, évaluait tout ce qui lui tombait sous les yeux.

De taille moyenne, il ne pouvait pas passer pour un grand sportif et, torse nu, il n'avait aucune musculature appelée par les jeunes : « tablettes de chocolat ».

Il était bon élève mais, là encore, pas le meilleur, ce qui lui permettait de se lamenter et de se plaindre – encore deux nouveaux verbes – du manque de justice

des professeurs à son égard. Sans doute n'était-il pas aussi lèche botte que les premiers de classe !

Les arts ne l'attiraient pas précisément. Il dessinait mal, chantait sans flamme et ne savait jouer d'aucun instrument. C'est auprès de ses parents qu'il s'en plaignait puisqu'ils ne lui avaient donné aucun don artistique.

Il obtint son bac avec une mention bien alors que naturellement il pensait que seule la mention très bien devait lui revenir quasiment de droit. Il se prépara, aigri, à la vie d'étudiant.

Il n'avait qu'une idée en tête : être élu ! Il voulait une chose que seule une petite élite peut obtenir : le pouvoir. Il n'avait pas réussi à tout posséder en naissant, il devait tenter d'obtenir le maximum dès que possible. Il voulait finir ses jours riche et envié !

Il décida d'intégrer Sciences Po. Comme il n'avait pas obtenu la mention très bien au bac, il dut passer l'examen d'entrée. Bien entendu il fut reçu sans obtenir la place honorifique de major de sa promotion ! Il ne fut même pas dans les dix premiers ! Là encore, l'envie le tirailla jusqu'au plus profond de son être. Il intégrait l'école parmi la boue faite de l'ajout de ceux qui ne sont pas les meilleurs ! Il devait sortir de l'école à une excellente place parce qu'il voulait intégrer l'ENA, sans laquelle, rien de vraiment bien ne peut arriver à quelqu'un qui veut se lancer dans une carrière politique réussie. Il avait dix-huit ans, mesurait presque un mètre quatre-vingt mais ne pesait que soixante kilos. Il avait un peu grandi mais ne ressemblait toujours pas à un athlète ! Ça le rendait envieux de ceux qui avaient un corps d'élite parce qu'ils étaient tous entourés des plus jolies filles et que lui était toujours seul ! Pour comble, il était

déjà presque chauve, avec un crâne plutôt rond, équipé d'une paire de lunettes en écaille, seule matière qu'il pouvait supporter sur le nez mais qui le faisait paraître beaucoup plus vieux que son âge. Il en tirait deux sentiments confus : il était heureux de faire mûr au milieu de vieux adolescents un peu boutonneux, mais en même temps, il était malheureux de passer pour un élève âgé, donc qui aurait eu des difficultés à suivre sa scolarité. En gros, il faisait un peu « retardé » !

Voulez-vous savoir ? Il ne fut jamais premier à Sciences Po. Il eut donc toutes les occasions possibles et imaginables pour se plaindre du mauvais traitement que les professeurs, sous qualifiés sans doute pour le corriger, lui faisaient subir parce qu'ils n'avaient pas assez de culture et d'intelligence pour comprendre ce qu'il exposait.

Il intégra l'ENA. Là non plus il ne fut jamais premier dans les différentes matières étudiées. Sans doute ses dossiers étaient-ils trop intellectuellement brillants pour les correcteurs embarrassés pour le noter. Voilà ce que c'était que de devoir être corrigé par des professeurs dits éminents, qui ne devaient croire qu'en leurs propres idées, alors que celles qu'il portait, étaient, par nature, les seules bonnes.

Avec un tel état d'esprit, si Narcisse réussit ses études de façon tout à fait intéressante, il n'eut aucune ouverture amoureuse pendant toute cette période de sa vie. Son physique peu avenant, son caractère et sa morgue en avaient fait un « repousse filles » ! Il était seul, toujours seul, tellement seul !

Ses parents avaient beau lui dire que s'il n'apprenait pas à conquérir les autres il n'arriverait à rien en politique, il ne les écoutait pas car il se disait :

« Je n'ai pas besoin de tricher. Mes idées sont les seules possibles. Sitôt que je pourrai les faire entendre, je serai reconnu, adulé, traité en sauveur ! »

Comment peut-on vivre ainsi, jamais content de quoi que ce soit ? L'orgueil, la jalousie, l'envie sont vraiment une plaie. Son enfance gâchée, sa jeunesse martyrisée, comment peut-il penser construire un homme adulte mentalement bien bâti ? Le physique n'est rien. Il y a toujours quelqu'un pour aimer un physique même difficile. Et c'est bien ! Que deviendrait l'amour s'il n'existait qu'un type possible de femme et d'homme ayant droit d'être aimé ? Le monde entier serait peuplé de malheureux, de frustrés et de célibataires. Lorsque le mental est mauvais, les choses se compliquent !

Malgré une très vive intelligence, il n'était pas brillant. Il aimait commander, mais il confondait molester et ordonner, ce qui faisait que personne n'avait envie de l'approcher. Même si je ne suis pas un défenseur des psychologues, je crois qu'il aurait dû en rencontrer quelques uns pour tenter d'améliorer son capital humain.

Lorsqu'à vingt-six ans il fut en possession de tout le bagage intellectuel théorique qu'il espérait, alors qu'il n'était pas major de sa promotion, ce qui était une injustice de plus dans sa vie, il se dit qu'il était temps pour lui d'aller voir ailleurs ce qui se passait. Il demanda à ses parents de l'argent afin de préparer un voyage autour du monde.

Chapitre 2

Hubert et Aude, le père et la mère de Narcisse, étaient inquiets. Pour un garçon dit normal, un voyage autour du monde fait courir beaucoup de risques. Pour Narcisse, cela représentait plus qu'un risque. C'était une véritable mise en danger ! Sans capacité à se faire aimer, voyager seul dans des pays inconnus sans parler la langue de l'endroit où l'on se trouve, sans avoir assez de bonhomie pour obtenir un semblant de compassion de quiconque, était un véritable pari ! La solitude ajoutée aux différences culturelles, à l'impossibilité de communiquer dans une langue partagée, voilà deux difficultés énormes qui hantaient Hubert et Aude.

Narcisse, lui, était persuadé que tout se passerait bien, que sa supériorité allait attirer les gens rencontrés comme une lampe attire les papillons de nuit.

Il ne fit donc aucun cas des inquiétudes de ses parents et partit avec leur argent, une bonne partie de leurs économies, tout au moins. Il ne voyagea pas comme un pauvre ou comme un étudiant. Non ! Il utilisa les réserves parentales en billets d'avion, de bateau, de train, dans des classes acceptables ou des

compagnies nationales. Jamais il n'aurait eu l'idée d'utiliser un vol charter pour économiser quelqu'argent. Les charters ne le méritaient pas ! De toute façon cet argent n'était-il pas le sien puisqu'il était seul héritier ? Un jour ou l'autre il l'obtiendrait alors, pourquoi attendre ? Ses parents ne voyageaient jamais. Il ne leur enlevait rien. Et puis il n'avait pas demandé à vivre n'est-ce pas ? Et puis ses parents n'avaient qu'à être riches. S'ils avaient été riches, comme le fait d'avoir engendré Narcisse aurait dû l'exiger, ils n'auraient pas eu à se poser de question pour payer ou n'auraient pas eu à s'inquiéter car Narcisse aurait pu partir avec un copain, une copine ou un serviteur. Mais leur manque de moyens, injure à la grandeur de Narcisse, le forçait à vivre comme un pauvre donc tout à fait en dessous de son niveau naturel.

Tandis qu'il traversait les pays, les continents, irrémédiablement seul, il écrivait quelques mots sur un cahier qui lui servait de journal.

Alors qu'il avait comme projet d'étudier les systèmes politiques sociaux, économiques des pays qu'il traversait, il revint avec des notes tout à fait inutiles et incroyablement injustes. Les plus imbéciles sont les suivantes :

– Hongrie : ne pourra se développer vers l'extérieur que lorsque les Hongrois auront décidé de ne plus utiliser une langue impossible.

– Turquie : pays de bandits de grands chemins. Des décennies sont nécessaires avant que les Turcs ne puissent arriver à un niveau de développement culturel acceptable.

– Pakistan : menteurs, voleurs et terroristes.

– Inde : pays invivable, archaïque, peuplé d'enfants mal élevés.

– Chine : ils m'ont refusé mon visa ! C'est bien la preuve qu'ils ont peur des gens qui leurs sont supérieurs. Qu'ils crèvent dans leur crasse !

– Australie : un mélange de bellâtres, hommes et femmes, qui se prennent au sérieux. En fait un conglomérat de prétention sans avenir. Ce qu'ils font de mieux : garder les moutons !

– USA : la fin d'un géant. Obèses, narcissiques, ils n'en ont plus pour très longtemps !

Il ne visita pas les pays pauvres parce qu'ils ne lui auraient rien apporté. Il ne s'intéressa pas non plus au Maghreb ni à l'Afrique parce qu'il était certain qu'ayant été administrés par la France il n'aurait rien à apprendre d'eux et que leur état de pauvreté ne méritait pas qu'il y attrape des maladies !

Passer un an autour du monde pour revenir avec ce pauvre gribouillage est bien triste non ? Comment accepter que Narcisse soit un garçon doté d'une brillante intelligence ? Comment des gens intelligents peuvent-ils être aussi stupides ?

Mais Narcisse était persuadé qu'il n'avait pas perdu son temps. Il avait compris que la France était un exemple en tous points et que, si les habitants du monde avaient quelque minuscule capacité de réflexion, ils devraient tous vivre comme les Français. Il n'est malheureusement pas le seul intellectuel à penser ainsi. Sans doute est-ce pour cela que les Français sont considérés comme des êtres arrogants lorsqu'ils se déplacent à l'étranger, même chez leurs voisins !

Il n'avait rien envié des gens qu'il avait côtoyés. Enfin, bien sûr, il aurait aimé s'amuser avec une fille

par-ci par-là. Il aurait rêvé avoir la même montre que l'idiot croisé dans un restaurant. Il aurait trouvé normal d'avoir une voiture à six portes comme il en existe aux Etats-Unis. Il enviait tel climat, tel paysage que l'on ne trouvait pas en France. Bref il jalousait bien du monde pour bien des choses mais rien de vraiment vital ! Sans doute son complexe de supériorité devait-il l'aider à sentir qu'on l'enviait pour son intelligence, plus que lui pouvait les envier pour de petites choses matérielles.

L'enseignement tiré de son voyage est très simple :

- Il ne sait toujours rien faire ;
- Il a perdu une année d'apprentissage ;
- Il n'a rien appris du tout !

La première question qu'il posa à son père Hubert à la descente de son avion fut :

– As-tu pu me trouver un poste pendant mon absence ?

Narcisse n'est pas idiot ! Pour lui, compte tenu de la haute estime qu'il a de lui-même, une simple recommandation d'une connaissance de ses parents à une société ou une administration doit suffire à lui ouvrir toutes les portes vers la vie active. Un bon salaire, un emploi sans trop de stress mais avec beaucoup de responsabilités et la possibilité de rencontrer des gens haut placés de façon à se faire connaître, voilà ce à quoi ses études, ses connaissances théoriques et son intelligence devaient obtenir de la vie ! Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il entendit son père lui répondre :

– Mon garçon, c'est à toi de jouer. Je n'ai rien pu faire pour toi. Je ne suis pas un homme suffisamment influent pour te permettre de trouver un emploi parfait

en ton absence. Les gens veulent te connaître en personne. Pas moi ! Ils me connaissent mais ne peuvent t'embaucher simplement parce que tu es mon fils !

– Comment peux-tu dire ça, répondit Narcisse ? Ce n'est pas parce que je suis ton fils donc sur tes mérites que j'attends un poste mais bien sur les miens et seulement sur les miens.

Aude se vit dans l'obligation d'intervenir :

– Narcisse, soyons clairs, tes mérites ne sont connus que de toi et de nous. Ils sont tout à fait inconnus de tous ceux qui peuvent te donner un emploi. Nous avons envoyé ton curriculum vitae à plus de cinquante sociétés et administrations. Nous n'avons reçu aucune réponse.

– Les avez-vous appelés pour vérifier qu'ils avaient bien eu le courrier ?

– Je l'ai fait personnellement auprès de plusieurs responsables, dit Aude. Ils m'ont tous dit la même chose : « Votre courrier a été envoyé au chef du personnel qui vous fera connaître sa décision en son temps. » Depuis, nous n'avons aucune réponse. Rien !

– C'est incroyable, suffoqua Narcisse. Je vous laisse une malheureuse commission à faire pour moi et vous ne la faites pas, vous, mes parents !

– Dis donc, es-tu sûr de ne pas exagérer mon grand, dit Hubert, visiblement contrarié ? Nous avons fait ce que nous avons pu pendant que tu étais en train de perdre ton temps avec notre argent. Nous sommes restés ici à travailler pour rembourser l'emprunt que tu nous as fait contracter. Ne penses-tu pas qu'il est enfin temps que tu nous remercies et puis que tu te prennes en main toi-même ? Ce n'est pas parce que tu as peur de faire certaines démarches qu'il faut que tu

nous les fasses porter pour toi. Tu n'es pas content de nous ? Tant pis, nous ne sommes pas satisfaits de toi non plus.

– Qu'ai-je donc fait depuis ma naissance ? Je suis né dans une famille moyenne qui ne m'a donné que le minimum tandis que les autres avaient tout, sitôt qu'ils le souhaitaient, souvent même avant qu'ils n'aient à le souhaiter. Je ne vous demande qu'un petit coup de main et vous échouez ! Comme je suis déçu !

Devant le visage de plus en plus fermé de son mari, Aude décida de changer la conversation pour éviter que n'éclate l'orage. Narcisse est né injuste. Discuter avec lui n'a aucun intérêt. Il ne prend jamais en compte les opinions des autres et encore moins celles de ses parents. Il est déçu. Il semble désespéré. Pour Aude, il est clair qu'il a peur. Il ne peut rien écouter et n'écouter pas. Son instinct maternel s'est rallumé. Elle veut le protéger.

– Laissons ça pour le moment, dit-elle. Dis-nous plutôt comment s'est passé ton voyage.

– Triste, répondit-il. J'ai voyagé dans des conditions difficiles. Tandis que certains jeunes allaient en première, et dans des hôtels de luxe, j'ai voyagé dans les soutes avec le tout venant et à mon arrivée, vous me donnez une vexation incroyable : mon curriculum vitae n'est pas mieux traité que celui de n'importe qui d'autre. Il faut vraiment que je fasse tout par moi-même !

Sans laisser le temps à sa femme de répondre, Hubert répliqua :

– C'est parfait. Prends les choses en main. Nous nous sacrifions depuis des années pour te permettre d'avoir tout ce dont tu as vraiment besoin pour

étudier. Tu ne cesses de réclamer sans trouver la joie de vivre. Alors, cherche du travail rapidement et puis, sitôt que tu auras de quoi payer ton loyer, que tu pourras t'assumer financièrement, vas vivre ta vie chez toi ! Ta mère et moi saurons prendre du plaisir à vivre enfin pour nous !

– Je n'ai pas demandé à vivre, répondit bêtement Narcisse.

– Cela suffit dit Hubert. Arrêtons-là les idioties toutes faites. Nous allons finir par nous dire des choses qui nous feront du mal et que l'on ne voudra plus se pardonner. N'allons pas trop loin. Ce que nous avons à nous dire nous l'avons dit. Alors restons-en là s'il te plaît. Mets tes affaires dans le coffre de la voiture et rentrons à la maison. Tu pourras reprendre ton dossier de demande d'emploi à ta mère.

Chapitre 3

Quiconque n'a jamais été en recherche d'emploi ne peut imaginer combien il est difficile de trouver un premier poste, surtout lorsque le demandeur montre une ambition et une arrogance aux limites de l'incorrection.

Narcisse dut vivre ce moment fait d'espoirs et de déceptions, de joie lorsqu'une lettre arrive, et de peine, voire d'abattement, lorsque le contenu de la lettre dit : « Malgré l'excellence de votre candidature, nous ne pouvons répondre favorablement à votre demande. »

Narcisse bouillait à chaque fois. Ses parents avaient une fois de plus raison.

– Bande d'imbéciles, pensait-il, ce n'est pas une demande que je vous fais mais un cadeau. Je m'offre de vous faire l'honneur de travailler pour vous. Comment pouvez-vous me repousser ?

Et il pensait vraiment toutes ses bêtises de malade. Il avait beau pester, appeler, rappeler, faire le siège, rien n'y faisait. Pendant six mois, après avoir bien copieusement injurié en pensée ses parents ainsi que tous les dieux du monde qui ne lui avaient pas permis

de naître dans une famille de son niveau, il ne fit que chercher une place en vain ! Il était toujours sans emploi, aux crochets de ses parents qui, intelligemment, restaient silencieux et même parfaitement solidaires de ses soucis.

Un jour qu'ils en parlaient tranquillement, Narcisse dit :

– Je ne vois qu'une raison à cette situation : le monde ne veut pas risquer de donner sa chance aux vraies grandes âmes. J'ai des amis qui ont fait des études quasi identiques aux miennes et qui ont été obligés d'accepter des postes sans vraies responsabilités. C'est dégradant. Bien entendu, ils vivent de façon autonome mais quelle vie ont-ils ? Avec leur bac plus huit, ils ne sont que des petits fonctionnaires alors qu'ils devraient être chefs de service. A cause de ces « j'en foutre », je vais être obligé d'accepter un poste de « sous-fifre » ! C'est une honte. Ils ont déshonoré leur école et nous sommes pris au piège.

Il faut dire que la dernière réponse qu'il avait reçue après une de ses nombreuses réclamations à la suite d'un refus d'embauche au ministère des finances était :

Monsieur,

Comme suite à votre courrier de réclamation dont nous avons pris bonne note, nous vous rappelons que, pour entrer dans la fonction publique, il est nécessaire de passer le concours d'entrée. Vous trouverez, dans la liste jointe, celui qui vous intéresse, le programme de ce qui est à savoir, les moyens de se mettre au niveau et les dates d'examen.

Selon le choix que vous ferez, nous vous contacterons sitôt qu'un concours sera organisé de façon à vous convier à composer.

Dans l'espoir d'avoir répondu à vos questions et dans l'attente de recevoir votre dossier d'inscription,

Nous vous prions de croire, cher Monsieur, en l'assurance de notre dévouement.

Voilà ce à quoi tous ses efforts lui donnaient droit ! Voilà à quoi servaient Sciences Po et l'ENA !

Comment était-il possible que, dans une vieille démocratie comme la France, il ne puisse pas être immédiatement projeté au sommet des responsabilités dans une administration, sur le contenu de son dossier scolaire ? C'était tout à fait inconcevable non ? Il devait en passer par les concours. Lui, Narcisse Paume, ancien élève de Science Po et de l'ENA, il allait devoir concourir contre des concurrents bas de gamme. Où était la justice ? Jamais il ne pourrait dire ça à ses collègues des associations des anciens élèves !

Il regarda le dossier joint et crut mourir : il s'aperçut qu'en tant que débutant dans l'administration, il n'avait droit de passer que les concours de premiers niveaux de responsabilité. Un poste de bas, peut-être milieu de gamme, alors qu'il avait les diplômes de l'élite ! Il touchait aux bases de l'enfer. Encore une fois il ne ferait pas mieux que la moyenne alors que d'autres réussissaient immédiatement parce qu'ils étaient bien nés, qu'ils venaient d'une famille d'industriels ou d'entrepreneurs. Lui, ses parents n'étaient que des cadres moyens ! Des petites gens quoi ! Ils ne lui étaient d'aucun secours. Il avait dû se faire tout seul. Oh ! Bien sûr ses parents l'aimaient. A quoi cela pouvait-il lui être utile ? D'autres n'avaient

pas reçu d'amour mais eux, avant trente ans, étaient riches, indépendants et occupés à chaque seconde de la journée. On donnait du Monsieur, quelquefois du Maître et même du Professeur à un jeune homme qu'il avait connu au lycée mais qui n'avait fait qu'un cursus universitaire relativement inférieur au sien. Décidément la vie ne lui faisait aucun cadeau ! Lui voulait-elle du bien ?

Ce ne fut qu'un an après son retour de voyage que Narcisse trouva un poste de contrôleur des impôts premier niveau d'encadrement dans l'administration des finances. Il était très partagé quant à son titre. Il aimait bien le fait d'être un contrôleur. Il allait pouvoir chasser le mauvais citoyen. En revanche, « premier niveau » voulait dire débutant et ça, ce n'était pas pour lui plaire. Et puis, quel salaire ! Même pas de quoi s'acheter un studio dans le vingtième arrondissement de Paris alors qu'il méritait un petit hôtel particulier dans le seizième ou encore, à Neuilly ! Seulement, quand tout s'acharne contre vous, que pouvez-vous faire ? Il est des forces contre lesquelles il ne sert à rien de se révolter. Tout ce qu'il convient de faire c'est de ronger son frein et de préparer des actions pour se forger une place au soleil aussi vite que possible.

Bien entendu, d'un point de vue purement technique, Narcisse avait raison de se plaindre d'un emploi subalterne alors qu'il était d'un haut niveau de connaissances théoriques, acquises de haute lutte, dans des écoles prestigieuses, qui, auparavant, plaçaient leurs anciens élèves.

Il ne voulait pas comprendre que les escaliers commencent toujours par une première marche et que tous ne mènent pas au même étage, une fois grimpés.

Comme si, selon les escaliers, les marches n'avaient pas la même hauteur ou la même consistance.

Il y a les marches des ouvriers qui n'offrent que l'accès aux étages les plus bas de la hiérarchie.

Il y a les escaliers des cadres qui permettent d'explorer tous les étages de décision.

Il y a les marches des fonctionnaires qui ne mènent nulle part ou tout au sommet de la nation !

Il était maintenant sur ces marches là ! Celles des fonctionnaires. L'escalier du tout ou rien. Il espérait que, grâce à sa valeur, sa première marche serait la seule avant le premier pallier !

A ne jamais être satisfait, Narcisse était malheureux en permanence. Il en voulait de plus en plus à ses parents. Pourquoi son père n'était-il que ce qu'il était au lieu d'être un homme influent ? Cela le rongait. Et puis, cette mère qui le dévorait des yeux sans rien pouvoir pour lui, quelle plaie !

Il se jura qu'à partir de maintenant il ne leur devrait plus rien. Souvent ses collègues lui disaient, avec un ton de reproche :

– Quand même, tu leur dois au moins tes études. Ils se sont saignés aux quatre veines pour te les payer.

Ce à quoi Narcisse répondait invariablement :

– C'est bien le minimum qu'ils pouvaient faire. Je ne leur ai pas demandé à naître moi ! C'est pour répondre à leur stupide envie d'avoir un enfant que je suis là, incompris, malheureux, employé à des tâches subalternes.

Inévitablement, ses collègues le plantaient là, vexés ! Eux aussi avaient des qualités. Eux aussi avaient une vie à remplir. Eux n'ont plus n'avaient pas demandé d'exister mais ils étaient là et avaient

envie de vivre. Ils n'étaient pas très bien payés mais ils avaient tous les avantages liés au statut de fonctionnaire, le plus important d'entre eux étant un emploi à vie, privilège inestimable de tout temps !

Pour Narcisse, le chômage était un mot sans aucun sens. Il lui avait fallu un peu de temps pour trouver à s'employer mais ensuite, compte tenu de sa valeur, il n'aurait plus jamais aucune difficulté pour trouver de l'emploi et prouver tous ses talents.

Sa première mission l'entraîna dans un cabinet d'expertise comptable. L'idée du contrôle n'était pas de vérifier si l'expert trichait mais de comprendre pourquoi son chiffre d'affaires déclaré avait diminué de quarante trois pour cent en un an.

Pour Narcisse, l'affaire était limpide : l'expert devait avoir des soucis extra professionnels qui le forçaient à tricher. Sans doute se servait-il dans la caisse pour se payer une maîtresse ou pour jouer à des jeux d'argent. Il était heureux de pouvoir punir un mauvais citoyen, professionnel de la loi et notamment de la fiscalité. Il allait pouvoir faire rendre gorge à un homme d'expérience alors que lui ne faisait que commencer dans la carrière. Il se rendit chez l'expert plein d'enthousiasme.

Lorsqu'il arriva au cabinet en question, il fut introduit par une très jolie jeune femme grande et mince à la longue chevelure brune. Elle portait, pour tout ornement, deux magnifiques yeux noirs très brillants et une fine bouche aux lèvres bien rouges sans ajout de fard. A l'aise dans une jupe courte surmontée d'un chemisier au col ouvert, elle marchait sur des chaussures basses qui ressemblaient à des mocassins d'homme.

Dès qu'il la vit, Narcisse en tomba éperdument amoureux.

Dès qu'elle l'aperçut, Lucille, s'était son prénom, sut qu'il allait l'ennuyer à lui tourner autour en faisant le paon pour se rendre remarquable alors que, pour elle, il était vraiment « moche comme un pou ». De toute façon elle était déjà bien engagée dans une relation amoureuse. Narcisse n'avait aucune chance.

Comme ça lui arrivait à chaque fois qu'il avait à parler à une fille qui lui plaisait, qui le rendait timide, Narcisse se mit à bégayer. Il eut un mal fou à prononcer son propre nom, son titre et la raison de sa visite.

Sans montrer aucune compassion envers lui, Lucille lui dit :

– Maître Franc vous attend Monsieur. Sa voix légèrement rocailleuse ne correspondait pas du tout à son physique. Voulez-vous que je vous porte du café, du thé, du chocolat, de l'eau ou un jus de fruit ?

– Non merci, lui répondit Narcisse, je n'ai besoin de rien entre les repas que je prendrai à l'extérieur.

– Parfait. Vous avez un petit restaurant à deux pas de l'étude sur votre droite en sortant. Il est d'autant plus indiqué que c'est le seul. De toute façon, vous n'êtes pas ici pour longtemps, croyez-moi !

– C'est souvent que l'on me dit ça et puis on est bien surpris la plupart du temps !

– Vous avez sans doute beaucoup d'expérience derrière vous. A trente cinq ans, peut-être un peu moins, vous n'êtes plus débutant. Vous savez donc de quoi vous parlez. Mais ici, il n'y a rien à cacher. Je suis certaine que vous aurez fini ce soir ou, au plus tard demain à midi. Deux repas au restaurant du coin, cela suffit pour faire le tour du menu !

– Je n’ai pas trente ans mademoiselle, répondit Narcisse très vexé, cependant je suis ancien élève de l’ENA.

Du coup, il ne savait plus s’il devait continuer de l’admirer pour sa plastique ou s’il devait la haïr pour l’avoir trouvé si vieux !

Sans s’excuser ni lui faire un quelconque compliment sur ses études, elles lui fit emprunter un long couloir avant de frapper à une porte recouverte de cuir brun, située en face de l’entrée. L’appartement faisait vieillot, mal entretenu.

Lucille toqua et attendit. Une voix caverneuse dit d’un ton péremptoire :

– Entrez !

Légère, Lucille ouvrit la porte devant Narcisse, s’effaça dans le coin gauche de la pièce en exécutant un petit tour sur elle-même qui eut pour effet de faire voler sa jupe sur ses cuisses, rendant Narcisse complètement fou !

– Monsieur le Contrôleur, papa, dit-elle.

– Merci Lucille. Entrez Monsieur et assez-vous je vous prie. Je suis à vous tout de suite. Voulez-vous un café ?

Ce fut Lucille qui répondit :

– Je le lui ai déjà proposé mais, Monsieur le Contrôleur ne prend jamais rien entre les repas et déjeuner seul à l’extérieur.

– Bien, dit simplement monsieur Franc. Alors mettez-vous à l’aise. Lucille, veux-tu bien montrer son bureau à Monsieur le Contrôleur pendant que je termine ce dossier ?

– D’accord papa. Si vous voulez bien me suivre.

Narcisse n'en pouvait plus. Il était mené en bateau par ces deux bandits. Il n'arrivait pas à placer une parole ni à se faire respecter. Cependant, l'attrait qu'il trouvait aux jambes de Lucille lui dictait de se taire et de les suivre en les regardant bien. C'est d'ailleurs ce qu'il fit.

Ce fut en sortant qu'il se rendit compte que le bureau du père était totalement décoré dans le plus pur style empire avec des abeilles dorées sur toutes les surfaces planes horizontales et verticales qui, elles, étaient vertes. Tout était vert et doré. Il se dégageait du décor une ambiance à la fois cossue et vieillot. La pièce faisait plus de trente mètres carrés. Elle était remplie d'étagères ouvragées sur lesquelles étaient disposés des dossiers classés par ordre alphabétique. Tout sentait le propre, le vieux et le confortable. Le fauteuil de Henry semblait fait pour rendre heureux celui qui s'asseyait dedans tellement il paraissait agréable.

Monsieur Henry Franc avait sans doute plus de soixante dix ans. Très grand, mince sans être maigre, il avait les cheveux blancs coupés très élégamment. Il portait une raie à gauche d'une rectitude à faire pâlir un rail de chemin de fer. Un costume gris perle, une chemise blanche avec une cravate à rayures bleues et argent qui en terminait l'image. Seules ses lunettes, du type loupe de bout de nez pour presbyte, lui donnaient son âge.

Pendant que Lucille et Narcisse quittaient le bureau pour une petite pièce mitoyenne meublée de façon moderne avec du mobilier bon marché, Henry ne leva même pas les yeux sur Narcisse qu'il n'avait qu'à peine regardé tandis qu'il entraînait quelques minutes auparavant. Il aurait voulu être plus vexant pour l'ego

de Narcisse, il ne s'y serait pas pris autrement. Heureusement ce dernier suivait Lucille comme un automate. Le maître des lieux l'avait mal accueilli. Il ne manquerait pas de s'en plaindre plus tard.

– Voilà, dit Lucille. Vous êtes chez vous. Par quoi voulez-vous commencer ?

– A qui est destiné ce bureau ? A vous ?

– Oh non ! C'est celui de l'ancienne collaboratrice de papa. Elle est partie à la retraite il y a deux ans alors mon père a tenté de vendre le cabinet. Il a trouvé acquéreur mais le nouveau propriétaire ne veut pas garder tous les dossiers. Il a chargé papa de mettre fin aux contrats de certains clients. Ceci fait que le chiffre d'affaires diminue de façon considérable. Que voulez-vous, le nouveau propriétaire ne veut pas embaucher. Je suis, personnellement, vendue avec les meubles ! C'est moi qui serai de permanence ici lorsque mon père sera à la retraite.

– Avez-vous baissé votre chiffre d'affaires de quarante trois pour cent ?

– Précisément ! C'était la raison sine qua non pour que la vente soit effective. C'est fait. Mon père m'a dit : « Tu vas voir. On baisse le chiffre d'affaires alors on va être contrôlés. » Et vous êtes là ! C'est beau l'expérience non ?

Pour couper court à son embarras, Narcisse demanda un peu sèchement les quatre derniers bilans avec les documents qui les accompagnaient.

Sans un mot, mais avec un envol gracieux de sa jupe, Lucille fit demi-tour et partit à la recherche des pièces comptables demandées. Elle les avait déjà préparées sur son propre bureau près de la porte d'entrée.

C'est alors que Henry entra dans le bureau de Narcisse sans même prendre le soin de frapper. Quel culot il a, pensa Narcisse. Pour qui me prend-il ? Je ne suis ni son employé ni son esclave. Je vais lui en faire voir un maximum !

Mais il n'y avait rien à voir ! Tout était parfaitement en règle. Si parfaitement en règle que Narcisse passa toute la semaine sur place, contrôlant ses propres contrôles de façon à être certain qu'il n'était pas passé à côté de quelque chose. Mais rien. Henry Franc n'avait pas fait l'ENA mais il savait tenir sa comptabilité.

Bien sûr il profita un peu de Lucille et de ses jupes voletantes mais il ne put même pas l'inviter à déjeuner ou à dîner. Il n'en eut pas le courage. Il savait qu'elle lui aurait refusé sa proposition. Il ne voulait pas subir un refus. Sa superbe en aurait souffert de façon irrémédiable. Il ne tenta donc rien et se dit :

– Comment donc font les autres ? Comment le commun des mortels arrive-t-il à se trouver une épouse après avoir connu bien des copines ? Ah ! Les bons à rien ! C'est toujours moi qui souffre et eux qui profitent de la vie.

Lorsqu'il prit congé de Henry et de Lucille, il se rendit compte qu'il n'avait quasiment jamais parlé avec Henry. Il n'avait pu obtenir aucune information intéressante sur l'expérience d'un homme aussi professionnel. Il n'avait aucune amende à apporter à son patron après une semaine de travail.

Il était au désespoir. Décidément le sort s'acharnait sur lui et ses projets. Comment pouvait-il montrer sa valeur à ses chefs s'il revenait bredouille ? Allait-on lui confier une autre affaire ? Pourquoi n'avait-il

aucune gloire à tirer de son contrôle alors que d'autres traitaient sûrement des redressements merveilleux.

Il était insatisfait, geignard, jaloux. Même de ce qu'il ne connaissait pas ! Bref, il était pathétique.

Sitôt que la porte se fut refermée sur lui, Lucille et Henry l'oublièrent à tout jamais !

Chapitre 4

Lorsque Narcisse poussa la porte du bureau de son patron, monsieur Michel Requiem, il n'avait pas l'esprit en repos. Pourtant Michel Requiem n'était pas quelqu'un de stressant. Il avait entièrement adopté son nom pour s'en faire un genre de vie !

Il souhaita la bienvenue à Narcisse, le fit asseoir dans un petit fauteuil bon marché et lui demanda de lui faire un court rapport oral sur sa première mission.

Narcisse s'exécuta. Il décrivit tout ce qu'il avait ressenti, vu, observé et, finalement, expliqua que tout était parfaitement en règle. Seul le départ à la retraite de Henry Franc était la raison de la baisse du chiffre d'affaires exigée par le repreneur.

– Quand avez-vous appris cette nouvelle, demanda Requiem ?

– Sitôt mon arrivée Monsieur.

– Et vous y avez passé une semaine complète ! Je croyais que vous reveniez d'un an de congés et que vous aviez passé une autre année à chercher du travail. Sans doute cela ne vous a-t-il pas assez reposé de vos études.

– Que voulez-vous dire Monsieur ? Je ne me sens pas fatigué du tout. Au contraire. Mais je vous remercie pour votre intérêt à mon égard. Non ! J'étais certain qu'il avait quelque chose à cacher. Le fait qu'il ne vienne jamais me voir, qu'il m'envoie en permanence sa fille pour virevolter devant moi me laissait à penser qu'il voulait que je passe mon temps à d'autres choses qu'à le contrôler. Mais je ne me suis pas laissé bernier. J'ai tout vérifié.

– Mon jeune ami, il va falloir que vous appreniez très vite à faire la part des choses. Je vous envoie vérifier un dossier facile pour regarder votre façon d'appréhender les problèmes et vous me passez une semaine de congés payés. La fille Franc devait être bien jolie en effet !

– Oh ! monsieur Requiem, comment osez-vous ? je suis bardé de diplômes qui prouvent ma compétence et je suis réduit à faire ce travail de vulgaire comptable pour vivre parce que l'administration française n'est pas fichue de découvrir ses vraies valeurs sans avoir à faire passer à son élite des concours de base. Ne soyez pas, en plus, grivois et vulgaire, sans compter que vous paraissiez vraiment injuste et bien familier avec moi.

– Je leur avais bien dit de ne pas accepter un énarque à ce poste. Je leur ai même dit que c'était une idiotie. Tous ceux qui sont passés par là avant vous se croyaient aussi directement sortis de la cuisse de Jupiter alors qu'ils ont été mes plus mauvais employés. Comme si leur foutu diplôme imbécile pouvait supplanter des années de terrain. Comme si la théorie pouvait être supérieure à la pratique. Et bien, mon jeune ami, apprenez que tout énarque que vous êtes, vous vous êtes montré un bien piètre contrôleur. Il faut des connaissances théoriques, c'est juste, mais

il faut avant tout un peu d'intelligence toute simple et de psychologie. Je ne sais pas ce qui vous manque le plus ! Ce que je peux vous dire c'est que je vais vous faire perdre votre complexe de supériorité. Vous allez en faire du terrain, comptez sur moi. Ah ce travail n'est pas assez bon pour vous. Sachez que je considère que vous êtes incapable de réussir chez moi parce que vos diplômes ont tué quelque chose dans votre tête. Je suis reconnu pour être un homme plutôt calme et pondéré mais vous m'avez agacé. Je vais vous prendre en mains personnellement. Même s'il faut dix ans pour que vous soyez au niveau d'un contrôleur moyen je vous ferai prendre de l'expérience malgré vous et vos diplômes ridicules. Vous allez rabattre de votre superbe avec moi mon ami. Je sais être courtois et extrêmement patient avec les gens qui sont corrects avec moi, même s'ils sont à ranger dans l'ordre des incapables. Mais je sais aussi être sans merci pour les orgueilleux dans votre genre. Vous avez complètement raté votre première mission. Pour commencer, je vais vous demander de m'appeler Monsieur le Directeur comme tout un chacun doit de faire lorsqu'il est poli. Ensuite, je vous interdis de me couper la parole lorsque je vous parle. Je vous demande aussi de prendre des notes de façon à ce que je sois certain que vous avez au moins de quoi tenter d'apprendre. Enfin, sachez que pour le moment, je ne vous autorise aucun refus lorsque je vous confierai un dossier. Vous irez là où je vous le dirai sans broncher ou bien vous donnerez votre démission. Vous devrez faire ce que je vous dirai soit directement soit par le truchement d'Alice, ma secrétaire que vous devrez appeler tous les jours à onze heures trente le matin et à seize heures trente pour prendre vos ordres. Vous

direz ce que vous faites, ce que vous avez fait et pourquoi. Vous voulez jouer au plus fin avec moi ! Et bien vous allez en baver mon jeune ami. Et vous pouvez vous plaindre à qui vous voulez. Ici, c'est chez moi ! Je fais ce que je veux ! A bon entendeur salut. J'ai fini. Vous pouvez sortir maintenant.

Narcisse n'en revenait pas. Il venait de se faire copieusement enguirlander par un petit chef. Personne n'avait jamais osé lui parler sur ce ton ! Il en était tellement horrifié et surpris qu'il se leva sans un mot, tourna les talons et sortit. Il était dans un état second, à la fois stupéfait par la hargne de ce vieux crétin mais aussi affreusement vexé que quelqu'un ait pu lui parler sur ce ton !

– Il n'y a qu'à moi que cela peut arriver, pensa Narcisse. Je pousse tellement les gens à me jalouser que je n'obtiens d'eux que des sarcasmes. Etre trop bien est sans doute une difficulté que je n'avais pas envisagée de vivre.

Sitôt entré dans le petit cagibi qui lui servait de bureau, son poste téléphonique sonna. Une sorte de grelot vieillot émanait du matériel, lui-même hors d'âge.

– Dernier entré, plus mal loti, dit Narcisse à haute voix sans s'en rendre compte.

– Allô, monsieur Paumé, je suis la secrétaire de monsieur Requiem. J'ai un dossier à vous remettre. Merci de bien vouloir passer le prendre à mon bureau, j'ai quelques recommandations à vous faire de la part de Monsieur le Directeur.

– J'arrive, dit Narcisse de mauvaises grâces. C'était à lui d'avoir à se déplacer pour aller chez une secrétaire alors qu'il avait un poste à responsabilités.

En plus, elle avait osé écorcher son nom. A quoi servent les secrétaires si elles se font servir ?

Il se leva comme une sorte d'automate et se dirigea vers le bureau d'Alice, la secrétaire de la direction.

– Voici le dossier monsieur Paumé.

– S'il vous plaît, mon nom n'est pas Paumé mais Paume, comme celle de la main.

Il avait dit cela d'un ton qui disait : comme la paume que je pourrais bien te retourner sur le nez, rien que pour me faire plaisir !

– Paumé, Paume, excusez-moi je m'en souviendrai. Monsieur Requiem souhaite que vous vous y rendiez de suite. Vous pourrez prendre connaissance du dossier dans le métro. Vous aurez le temps de le faire. Il m'a dit que vous m'appelleriez deux fois dans la journée à onze heures et demie et à seize heures trente. Soyez ponctuel. Moi, je le suis lorsqu'il s'agit de mes heures de travail. Je ne fais jamais d'heure supplémentaire. Ni même de quart d'heure dit-elle en riant avec entrain. Demandez Alice au standard. Alors à tout de suite.

Il était congédié par une secrétaire. Il était expédié vers un ailleurs inconnu, sans autre forme de procès. En gros on s'arrangeait pour lui faire quitter les lieux, comme si sa présence gênait ! Il avait reçu ordre de se mêler au peuple parisien dans ce métro puant qu'il exécrait tant ! Il allait devoir se confronter à toute cette crasse. Combien de temps pourrait-il supporter cela ? Ses anciens camarades d'école avaient tous des collaborateurs, une voiture, un salaire confortable dans le privé. Lui, alors qu'il était le meilleur d'entre eux, n'avait rien, n'était rien. Son seul privilège était d'avoir un emploi à vie ! Tout le monde dirigeait son

existence y compris une malheureuse secrétaire. Comment se faisait-il qu'il fut tombé si bas ?

Il fit cependant ce qui lui avait été ordonné de faire et se retrouva dans le métro, cherchant comment se rendre au plus vite Porte de Champerret.

Il n'eut pas de place assise et dû découvrir son dossier debout, secoué par les soubresauts de la rame.

Il devait contrôler une société qui travaillait dans la communication, c'est-à-dire une société de publicité. Elle était formée de deux départements : l'un était chargé de la création écrite, l'autre de la partie graphique. Son chiffre d'affaires consolidé était en augmentation depuis les cinq dernières années mais les bénéfices indiqués ne correspondaient pas du tout à la moyenne de la profession. Ou bien le patron vendait à perte certains contrats ou bien il trichait de façon éhontée. Il devait faire le point en deux jours et comme il en avait déjà perdu la moitié d'un, il ne lui restait plus qu'un jour et demi de travail.

A onze heures il arriva devant le bâtiment de style haussmannien qui abritait la fameuse agence.

Tandis qu'il marchait dans un couloir dont le plancher était fait de parquet, il entendait craquer le bois. Cela le rassurait. Il transpirait de ce couloir comme une sorte de sentiment de sécurité tandis que de chaque côté des cloisons, la vie semblait en pleine effervescence, apportant bruits de voix, de pas, de sonneries, de rires et d'explosions de colère.

– Bienvenue dans le monde de la création, lui dit un homme trapu et bien en chair, d'une quarantaine d'années. Appelez-moi Edouard, je suis le patron de cette fichue pétaudière. Comment allez-vous ? On vient de me prévenir de votre arrivée. Votre patron

me demande de vous rappeler que vous devez contacter son secrétariat. Entrez dans mon bureau, asseyez-vous et appelez. Vous faites le zéro pour sortir. Je reviens tout de suite. Vous êtes ici chez vous.

Narcisse était submergé par le rythme de parole imprimé par le fameux Edouard et choqué que son propre patron ait pu le rendre aussi subalterne aux yeux de celui qu'il avait pour mission de contrôler. Comment allait-il pouvoir se faire respecter maintenant ? Décidément, il allait de honte en honte. Pourquoi, grand Dieu, la vie, tout entière, lui en voulait-elle donc autant !

Il fit un grand effort sur lui-même et composa le numéro d'Alice.

– Alors monsieur Paumé, vous êtes donc bien arrivé. Parfait et merci d'avoir téléphoné.

Avant même que Narcisse ait pu lui rappeler que son nom était Paume et non Paumé, elle avait déjà raccroché. Cet appel n'était qu'une malveillance de plus de Requiem, ce sale jaloux de quiconque avait un diplôme. Quelle affreuse journée ! Narcisse était pitoyable. Il enviait tous ces gens qu'il entendait vivre simplement en faisant suffisamment de bruit pour être pris en compte alors qu'ils étaient tout à fait invisibles.

De retour dans son bureau, Edouard prit Narcisse par le bras et lui dit :

– Venez avec moi, je vais vous faire visiter les lieux. Vous pourrez vous rendre compte de ce que nous sommes. Il est onze heures et demie. A midi, je vous emmène déjeuner. Non, ne refusez pas vous n'avez pas le choix. Je ne cherche pas à vous acheter

mais j'aime bien parler de ce que je suis, de ce que je fais. Ça me rassure ! Au retour, je vous installerai dans un bureau au sein du département « Création artistique ».

Il donna une forte impulsion au bras de Narcisse pour le faire se lever du fauteuil dans lequel il se sentait bien. Il fut entraîné vers l'inconnu, ce qu'il haïssait par-dessus tout !

– Voici comment fonctionne mon studio. Tout d'abord, dit Edouard, en entrant dans une pièce située à la gauche du couloir d'entrée, le département communication. Il est chargé de deux activités : la recherche de clients que nous appelons des comptes, et celle de la composition de messages publicitaires. C'est le domaine des littéraires. Les cinq voyous que vous voyez là se chargent de ces deux missions. Trois garçons et deux filles. Ils ont entre vingt et trente ans. N'est-ce pas les enfants ?

– Oui, répondirent-ils en chœur, comme s'ils avaient l'habitude de participer à une bonne blague habituelle d'Edouard.

– Vous pouvez vous rendre compte qu'ils connaissent au moins un mot de français. C'est nécessaire pour l'embauche ici, dit Edouard en riant. Sans doute aussi une bonne vieille blague qui faisait partie des traditions maison !

Ainsi que vous le voyez, personne n'a de papier ici. Nous n'avons pas d'imprimante non plus. Tout se crée, s'écrit, se corrige sur ordinateur. Je ne leur demande pas de savoir écrire mais de savoir se servir d'un clavier. Ce sont des as de la souri. Ils lisent sur l'écran de leur machine avec autant de facilité que moi sur le bon vieux papier de mes livres. Leur

mémoire est la clé USB ! Ils en ont autant qu'ils en ont besoin. De mon temps on me fournissait des crayons et des stylos à bille. Aujourd'hui j'achète des clés USB en gros !

Cette division ne comprend pas de bureau libre. Je ne peux donc pas vous y installer. Pourtant c'est un endroit calme ! Ils sont moins bruyants que les créatifs graphiques.

– Nous ne sommes pas des rigolos, voilà tout ! Nous sommes des gens sérieux, nous ! C'était une jeune femme élégante, sans doute de bonne famille qui s'exprimait ainsi.

– Et voilà, mon pauvre monsieur Paumé, le genre d'individu que j'embauche.

– Excusez-moi mais je m'appelle Paume, comme celle de la main et non pas Paumé. Mais Alice, la secrétaire, doit trouver ça drôle de caricaturer mon nom.

– Très bien. Alors donnez-moi votre prénom. Ce sera plus simple, répondit Edouard visiblement ennuyé d'avoir utilisé un mauvais nom pour parler avec son interlocuteur. Le nom de quelqu'un, n'est-ce pas une propriété inviolable ? Il avait fait une erreur. Il voulait s'en dégager rapidement.

– Mes parents m'ont affublé du stupide prénom de Narcisse.

– Et bien, vous et moi avons des prénoms passés de mode. Cela ne veut pas dire qu'ils soient laids. Ils ont au moins leurs racines dans l'histoire. Je les aime bien, ne serait-ce que pour leur côté un peu bizarre aujourd'hui. Ce qui est certain c'est qu'une fois qu'on l'a communiqué à quelqu'un, il ne l'oublie plus !

Cela ravit Narcisse qui n'avait jamais pensé à son prénom en ces termes. En même temps, il se prit à penser que cet Edouard était un sacré bon baratineur. Il devrait s'en méfier pour ne pas se laisser endormir par ses belles paroles.

– Si vous avez des questions sur ces activités, je vous suggère de vous adresser à Béatrice qui, comme vous l'avez entendu, a la langue bien pendue. Je vais vous la présenter. Béatrice, je te présente Narcisse qui est contrôleur aux impôts. Ne lui cache rien. Réponds tout à fait clairement aux questions posées. De toute façon nous n'avons rien à cacher. De plus, ils ont des méthodes pour recouper les informations. Mentir ou dissimuler serait une perte de temps pour tout le monde.

Puis se tournant vers Narcisse il lui dit :

– Venez ! Passons chez les joyeux drilles. Quittons cette bande de croque-morts !

Ils traversèrent le couloir pour entrer dans un vaste bureau qui contenait une quinzaine de jeunes gens, majoritairement des garçons, puisqu'ils étaient douze sur quinze.

La pièce, très éclairée, à la fois par la lumière de l'extérieur mais aussi par un plafond rempli de lampes à lumière blanche, était aussi équipée d'ordinateurs à priori extrêmement performants en terme de moyens graphiques. Les jeunes gens étaient vautrés devant plutôt qu'assis. Piercings, coiffures extraordinaires, tenues vestimentaires tout à fait extravagantes, ils étaient un échantillon type de la population des artistes modernes.

Chacun à leur tour, très fiers de ce qu'ils faisaient ou au contraire très insatisfaits, ils exprimaient leurs sentiments du moment en termes plutôt verts pour ne

pas dire grossiers, sans être vulgaires. Ils se conseillaient les uns les autres. Souvent ils n'étaient pas d'accord sur les solutions proposées pour se sortir d'une impasse. Si les injures volaient bas ils ne s'en tenaient jamais rigueur. En somme, c'était leur façon à eux de fonctionner ! Bref le paradoxe de ce bureau était qu'il était une pétaudière permanente mais que tout y était parfaitement organisé.

Tandis que dès son entrée dans la pièce, Edouard s'était mis à sourire, Narcisse s'était renfermé dans sa coquille. Il ne pouvait pas imaginer que d'un tel chahut puisse sortir quoi que ce soit d'un peu construit. Sa confusion fut totale lorsqu'un grand garçon hirsute donna une claque sur les fesses d'une de ses collègues venue critiquer ce qu'il avait fait, alors qu'il en était particulièrement fier. Elle critiquait avec ardeur ; il fessait avec plaisir ! Elle devait aimer cela puisqu'elle ne partait pas. Au contraire elle redoublait d'arguments pour détruire le projet.

Narcisse s'attendait à ce qu'Edouard mette à la porte le jeune malotru mais il n'en fit rien. Il rit de bon cœur devant le tableau.

Narcisse n'en revint pas ! Il fut indigné. Il ne put s'empêcher de dire à Edouard :

– Vous ne dites rien ? Vous laissez faire ?

– Bien sûr. C'est comme cela qu'ils travaillent. Je ne suis pas là pour les éduquer. Tant que je n'ai pas de plaintes, je les laisse se débrouiller. En plus elle le cherche non ?

– Parce que toutes les filles qui se promènent en mini-jupe souhaitent se faire violer d'après vous ?

– Non bien sûr. Mais ne prenez pas cela trop au tragique Narcisse. Ils ont des codes de conduite que je

ne comprends pas plus que vous. Je les laisse faire. Ils sont bien dans leur peau. C'est tout ce que je leur demande. Je vais vous présenter.

Là dessus, il monta sur une chaise et cria :

– Un peu de silence jeunes gens. Ecoutez-moi deux minutes. Je vous présente Narcisse. Il est contrôleur aux impôts. Il fait un contrôle fiscal. Je vous demande de répondre tout à fait ouvertement, sans rien cacher, à toutes ses questions. Si vous ne savez pas, n'inventez pas. Dites le lui. Il cherchera quelqu'un qui sait. Ne le faites pas marcher avec vos futilités habituelles et tâchez de vous conduire comme des gens civilisés. Les claques sur les fesses ne sont normalement pas admises. Vous le savez bien n'est-ce pas ?

– D'accord, dit le jeune claqueur de fesses. Si nous ne pouvons plus vivre, dites-le nous. Maintenant si on ne peut plus s'amuser avec les cafards du gouvernement, la vie d'artiste va devenir bien triste !

– Voilà, dit Edouard ! Vous commencez déjà. Fichez-lui la paix. Soyez respectueux de son travail. Il l'est du vôtre, lui.

– A tout les coups, vous allez nous le coller dans le petit bureau vide, dit un grand gars longiligne.

– Exactement, votre chef, comme vous avez l'habitude de l'appeler, est absente pour trois mois encore, le temps de sevrer son petit garçon. Je vais installer Narcisse chez elle.

Puis se tournant vers Narcisse il lui dit tout bas :

– Leur chef vient de mettre son premier enfant au monde. C'est sa façon d'être créative.

Il partit d'un grand éclat de rire qui surprit ses collaborateurs qui n'avaient pas entendu. Narcisse ne

sourit même pas. Il était trop coincé depuis qu'il était entré dans le studio. Il se dit que le patron devait être sérieusement dérangé, au moins autant que les malades mentaux qu'il avait embauchés. Il commençait à penser que Requiem avait fait exprès de lui confier ce dossier impossible.

Il regarda les murs du bureau commun. Ils étaient tapissés des réalisations des « cinglés ». C'était tout à fait magnifique, innovateur, révolutionnaire et d'un parfait bon goût. Comment était-il possible que les cerveaux de ces gens là aient pu faire de telles œuvres ? Narcisse se mit à les envier de leur capacité à proposer ce qu'ils n'étaient pas et à se présenter, sans complexe, pour ce qu'ils étaient réellement.

Edouard montra le bureau qu'il réservait à Narcisse. Il lui proposa de laisser sa mallette sur place :

– Vous n'en aurez pas besoin pour déjeuner n'est-ce pas, demanda-t-il ?

– Alors comme ça tu commences déjà à l'acheter !

– Tais-toi donc espèce d'ahuri, répondit Edouard. Je n'achète personne. Tu sais bien que je ne connais rien à la gestion. Je n'ai rien à cacher puisque je ne sais rien. Je ne fais que signer les rapports que l'on me fait passer. Occupe-toi plutôt de tes affaires pour que tu me rapportes un peu d'argent, que je cesse de te payer simplement pour construire ma faillite ! N'oublie pas que ton client passe voir son projet cet après-midi ! Es-tu prêt ?

– Ai-je déjà été en retard ? Tu vas être extrêmement satisfait je t'assure.

C'était Colin, le fesseur, qui parlait.

– Tu verras que c’est effectivement génial, dit Justine en se frottant les fesses endolories par la caresse brutale de Colin. Tu m’as fait mal, espèce de crétin ! Cesse de me claquer les fesses. Je ne suis pas ta copine !

– Tu vois tout ce que tu perds, répondit Colin avec un air tout à fait convaincu de ce qu’il disait.

– Allez monsieur Paume, sortons d’ici. Nous sommes au royaume des fous. Allons déjeuner, je suis affamé.

Sur ces mots, il entraîna Narcisse vers la sortie et quitta même la société pour s’engouffrer dans l’ascenseur et descendre deux étages avant de rejoindre le porche puis un petit restaurant familial à quelques dizaines de mètres sur la droite en sortant de l’immeuble.

Quinze à vingt tables aux nappes vichy rouge remplissaient l’espace. Il n’y avait qu’une dizaine de clients. La salle sentait bon la choucroute, la bière et le café fort. Une odeur de pain flottait aussi dans l’air. Narcisse aima le lieu parce qu’il s’y sentait en sécurité.

Edouard choisit une petite table de deux, un peu à l’écart des autres. Il pria Narcisse de s’asseoir, se saisit du menu et dit :

– Je vous conseille une de leurs choucroutes. Elles sont toutes délicieuses. Selon votre appétit vous serez tout à fait comblé par une grosse ou une légère. Voulez-vous du vin blanc ou de la bière ?

– Pour moi, simplement de l’eau plate. Je ne bois jamais d’alcool les jours de travail.

– Et cela vous honore, dit Edouard. Moi, j’ai tous les vices. J’adore le vin sec alsacien. Je ne peux pas y

résister, surtout lorsqu'il y a des vins de vendange tardive au menu. Et ici il y en a ! C'est un délice. Et puis, ils cuisent leur pain au feu de bois. C'est vraiment un régal. Vous verrez !

Les deux hommes commandèrent chacun une choucroute, Edouard la prit avec un jarret de porc, tandis que Narcisse choisissait la plus légère possible avec un morceau de jambon et une pauvre saucisse, sans doute industrielle !

Edouard ne releva pas. Il allait profiter de son plat. C'était le principal.

– Monsieur Paume, laissez moi vous expliquer, en quelques mots, ce qu'est mon studio. J'ai cinq littéraires et quinze graphistes. Avec ma secrétaire et la chef du service en congés de maternité, nous sommes donc vingt trois. Nous ne devrions pas être plus de dix huit me dit mon expert comptable, mais je ne peux pas me réduire à licencier. Il faudrait vraiment que quelqu'un fasse une faute grave.

– Pour vous, une claque sur les fesses et le fait de tutoyer son patron ne correspondent pas à ce que tous appelleraient des fautes professionnelles, demanda Narcisse, encore choqué par ce qu'il avait vu ?

– Tant que personne ne réclame, je ne considère pas cela comme une faute. Cela le deviendra le jour ou ses collègues féminines se plaindront ! Il faut que vous compreniez bien que cette activité est tout à fait spéciale. Les gens qui travaillent chez moi sont des artistes. Ils ne fonctionnent pas comme nous. Et puis qui me dit qu'un jour, celui que j'aurai licencié n'ira pas trouver une idée de génie ailleurs ? Ils sont tous en capacité de faire ça. Pourquoi prendrais-je des risques ? Vous devez comprendre que mon principal

rôle de responsable est d'embaucher les meilleurs mais surtout de ne pas les laisser partir enrichir mes concurrents. C'est un jeu pernicieux, voire risqué. Une société comme la mienne peut être effacée du marché en quelques mois ou acheter des concurrents dangereux grâce à une trouvaille de génie d'un créateur. Bien sûr, ils le savent tous et en jouent. Selon les années, je peux soit gagner énormément d'argent, soit en perdre beaucoup. Mon rôle est de faire en sorte d'éviter les pics positifs ou négatifs. Il faut que je sois dans une bonne moyenne parce que, si je gagne trop je deviendrai dangereux et mes gros concurrents me rachèteront ; si je perds trop d'argent, soit je serai obligé de vendre bien au dessous de la valeur réelle de l'entreprise, soit je devrai la fermer. En ce moment, par exemple, c'est un peu difficile mais si ça se trouve, dans deux mois, ce sera la folie et j'aurai du mal à répondre à mes clients, dans le délai imparti.

Je dois apprendre à être patient avec les événements. Mes résultats financiers sont en dents de scie. C'est même sans doute ce qui vous a alerté. Je comprends bien. Toute ma comptabilité est tenue par une société qui n'a aucune participation dans mon capital. C'est la CEFBC à Paris. Je suis le seul propriétaire. Le capital du studio est d'ailleurs tout petit. Les concurrents sont coutumiers du fait.

– Etes-vous propriétaire ou locataire de vos bureaux ?

– Je suis propriétaire de l'immeuble lui-même. La société me paie un loyer. Je le fixe chaque année en fonction de ses résultats, dans le cadre de ce que m'autorise la loi si j'en crois Bernard Cohen, mon